



La Résistance : mise en contexte et rappel historique

À l'évocation de l'expression « Résistance », a fortiori quand celle-ci s'écrit avec une majuscule, l'image d'une armée secrète, de combattants clandestins, de héros de l'ombre s'impose souvent à notre imagination. Dans l'imaginaire collectif, le rôle du résistant lors de la Seconde Guerre mondiale est tenu par le maquisard, le saboteur voire le franc-tireur ; il agit en « soldat sans uniforme » ayant pour mission de harceler et de désorganiser l'adversaire.

Ces images d'Épinal, qui n'en sont pas moins historiquement véridiques, illustrent en réalité

ce que l'on qualifie aujourd'hui de « résistance armée » dont l'assassinat de Reinhard Heydrich relève assurément. Celle-ci ne recouvre toutefois pas l'ensemble du champ de la Résistance elle-même, car, à côté de ces actions d'éclat de type militaire existaient d'autres formes d'insoumission, d'autres façons de s'opposer, d'autres possibilités d'agir.



Histoire classique de la Résistance

Que ce soit en France ou en Belgique, l'histoire de la Résistance est bien connue et les quelques étapes que nous allons observer se retrouvent à peu de choses près dans ces deux pays. Avec une particularité pour la France, toutefois : elle fut le seul pays à être coupé en deux zones, l'une dite « libre » et l'autre « occupée ». Les exemples qui vont suivre illustrent surtout la situation française mais peuvent sans trop de difficultés être transposés à la situation belge.

Il s'agit tout d'abord d'appréhender l'onde de choc qui parcourut la société civile à l'annonce de la défaite et de l'occupation à l'approche de l'été 1940. En France, le traumatisme est terrible : le pays est démantelé. À cette période, les opposants ont perdu leurs repères : résister signifie certes s'opposer à l'occupant, mais aussi à l'État français incarné par le maréchal Pétain, héros de la Première Guerre mondiale, qui jouit d'un prestige immense. Décider de résister à ce moment-là demande dès lors une grande foi en une France libérée. Les faits d'insoumission se résument le plus souvent à l'action de quelques individus, souvent isolés.

Il faudra attendre à peu près un an pour voir la Résistance organisée émerger petit à petit à l'automne 1941. Une Résistance structurée et une spécialisation entre mouvements et réseaux remplacent l'émiettement du début. D'artisanale, la propagande, par exemple, devient une véritable organisation et la parution de journaux clandestins se fait plus régulière. Deux événements seront déterminants dans le développement de la Résistance organisée : d'une part, l'entrée totale du parti communiste dans la lutte armée suite à l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nazie ; d'autre part, le rapprochement et la coordination des différents mouvements de Résistance en zone libre, sous la houlette de Jean Moulin, mandaté par le général De Gaulle et la France libre.

De l'automne 1942 au printemps 1944, la Résistance arrive à maturation. Deux éléments furent particulièrement importants lors de cette période. D'une part, la mise en place par l'occupant et les autorités occupées du service du travail obligatoire (STO), c'est-à-dire le recrutement forcé de travailleurs envoyés en Allemagne, va renforcer la légitimité et l'approbation des mouvements de résistance au sein d'une frange de plus en plus importante de la société française. Le mouvement d'unification et de structuration des réseaux de résistance s'intensifiera au printemps 1944. Le 6 juin, le débarquement allié en Normandie marque le sommet de l'action militaire des réseaux. Le combat touche à sa fin et la Libération est proche. Cette dernière une fois survenue, la Résistance n'a plus lieu d'être. « Après avoir rempli la mission qu'elle s'était fixée, libérer le pays de l'occupation, la Résistance doit accepter de disparaître en tant que force politique pour devenir essentiellement une référence morale¹. »

Les formes de résistance

La Résistance fut un phénomène multiforme. Les réseaux étaient le plus souvent spécialisés dans une activité clandestine bien particulière. Au sortir de la guerre, le gouvernement belge a élaboré cinq statuts différents en la matière. Ces statuts tiennent de la convention car, dans la réalité, il était fréquent qu'une même personne relève de plusieurs statuts à la fois.

Les services de renseignement et d'action : se retrouvent ici les réseaux qui parvenaient à faire passer des renseignements aux Alliés, mais aussi les groupes d'action et de sabotage et les filières d'évasion.

La résistance armée : partisans, milices patriotiques, soit tout mouvement paramilitaire organisé et armé reconnu par le gouvernement belge en exil.

La presse clandestine : toute action de propagande organisée, journaux clandestins, etc.

La résistance civile : le plus souvent, des personnes qui se sont opposées individuellement, parfois collectivement, en venant en aide à des Juifs ou d'autres clandestins.

Les réfractaires : sont regroupés sous l'appellation « réfractaires » tous ceux qui se sont soustraits au service du travail obligatoire (STO), mais aussi, en ce qui concerne les cantons de l'Est pour la Belgique et l'Alsace-Lorraine pour la France, tous ceux qui se sont soustraits au service militaire obligatoire dans l'armée allemande et qui ont donc refusé de devenir des « malgré nous ».

Au vu de ce qui précède, on pourrait définir une action de résistance selon cette formule d'Étienne Verhoeyen : « l'activité doit causer des dommages à l'occupant, elle doit se faire clandestinement (en secret), présenter une certaine continuité, être dépourvue de but de lucre, et elle peut – sans que ce soit une obligation en soi – avoir lieu dans le cadre d'une organisation². »

Le rôle des femmes

Enfin, justice doit être rendue quant au rôle des femmes sous l'Occupation. Si, spontanément, l'image du résistant véhiculée par l'imaginaire collectif est souvent celle d'un homme, de nombreuses femmes s'engagèrent également dans la Résistance. De Germaine Tillion à Lucie Aubrac, en passant par Andrée de Jongh, elles coururent les mêmes risques liés aux activités clandestines et plusieurs d'entre elles connurent l'horreur des camps nazis, notamment Ravensbrück.

² VERHOEYEN, Étienne, *La Belgique occupée. De l'an 40 à la Libération*, Bruxelles, De Boeck Université, 1994, p. 337.

Pour en savoir plus... un petit tour à la bibliothèque George Orwell

GOTOVITCH, José, *Du rouge au tricolore : les communistes belges de 1939 à 1944 : un aspect de l'histoire de la résistance en Belgique*, Bruxelles, Labor, 1992

MARCOT, François (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Robert Laffont, 2006

[NEJSZATEN, Michel], *Partisans armés juifs : 38 témoignages*, Bruxelles, Vincent Dozo micro-éditeur, 1991

VERHOEYEN, Étienne, *La Belgique occupée. De l'an 40 à la Libération*, Bruxelles, De Boeck Université, 1994

¹ GUILLON, Jean-Marie et VELLON, Dominique, « Les grandes étapes de la Résistance » in MARCOT, François (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Paris, Robert Laffont, 2006, p. 11.

